

AUTOUR DU BOLCHEVISME

De Paris à Budapest

— Et comment vous, les fils de ces Hongrois qui, des siècles durant, ont tenu en respect la barbarie asiatique déferlant contre ce rocher de Bude, comment vous êtes-vous soumis, sans broncher, au régime des Soviets.

— Que voulez vous ?... C'était au début de mars 1919. Nous étions un peuple las, fatigué de la guerre, décontenancé et ravi par la brisure d'avec l'Autriche, amputé de provinces qui avaient été la chair de notre chair, manquant de travail et de ressources. Emus d'espoirs nouveaux lors de la proclamation de la république avec Karolyi, nous étions retombés peu à peu dans l'agitation des partis, grâce à sa faiblesse... (Je pensais à Kerensky.) Le socialisme, sa presse, plus encore peut être certains journaux sceptiques de gauche qui critiquaient tout et toujours — tout cela préparait les voies à l'audacieux qui oserait tenter le coup.

— Et cet audacieux était un homme de génie ?

— Allons donc, Monsieur, un monstre que ce Bela Kun, rien de plus. Un toupet de chien. Il profita de la faiblesse du magnat Karolyi. A la tête de quelques centaines de mândrins, il s'empara du pouvoir, fit coller sur tous les murs des proclamations annonçant l'état de siège, vaticinant le règne du prolétariat, édictant des appels, des injonctions, des ordres, le tout sous peine de mort. Les prisons furent ouvertes. La lie de l'humanité se déversa sur nous. Ceux qui, hier, étaient des condamnés de droit commun, étaient aujourd'hui des soldats et des gardiens de l'ordre bolchevik, des chefs, des officiers, même des commissaires du peuple.

— Vous avez beaucoup souffert sous le régime de ce monstre ?

— Les nations victorieuses, la France, ignoreront toujours les indicibles souffrances endurées par la Hongrie, de mars à août 1919. Pendant que vous riez et dansiez, là-bas, dans l'ivresse de la victoire, quelques bêtes sauvages, ici, nous terrorisaient. Bela Kun, employé de commerce inconnu la veille, ancien prisonnier en Russie, intime là-bas de Lénine et de « votre » Sadoul, était bien l'être le plus abject, le plus affreux, avec sa tête horrible, ses oreilles pointues et ses

Budapestre vonatkozó újságcikkek

Szerző:

Ritz, Ch.

Cím:

De Paris à Budapest

Forrás:

Lorrain

Metz

1924. 12. 23.

grosses lèvres lipiques. C'était un illuminé, un prophète inconscient, un mystique qui se croyait la mission de régénérer le monde. Son état-major était encore plus sadique que lui. Hier garçons de rien, nobles viveurs et dévotés, laveurs rituels de cadavres, ils siégeaient dans les prétoires et condamnaient à tour de bras. Celui dont nous ayons gardé le souvenir le plus affreux, c'est un nommé Samuel, l'exécuteur des hautes et basses œuvres. Cet animal sauvage « aimait » ses victimes ; il les caressait avant de leur passer le nœud coulant autour du cou, et une fois étranglées, il leur pinçait la langue, le nez, jouait avec leurs pauvres cadavres...

— Mais comment n'avez-vous rien tenté pour mettre fin à ce régime de terreur ?

— Il y eut bien de ci de là des tentatives ; pourtant nous manquions d'organisation. Dans nos milieux universitaires, nous avons groupé des parisiens, étudiants, ouvriers, bourgeois — mais les rouges terrorisaient nuit et jour ; pour un rien, ils abattaient dans la rue celui qui leur paraissait louche.

— Et ce sont les armées roumaines qui ont abattu Bela Kun.

— Dites plutôt que les Roumains ont profité de l'occasion pour assouvir contre nous des rancunes séculaires. Oui, ils sont entrés ici, après avoir essuyé d'abord les revers qu'ils méritaient. Ah ! si l'Entente avait voulu ! Si les quelques troupes de votre mission militaire à Budapest avaient voulu !... Mais passons... Ce qui a mis fin au régime bolchevik, c'est plutôt la force des choses, tout simplement. Personne ne travaillait plus, d'abord parce que l'ouvrage manquait, mais surtout parce que nous devions tous travailler pour les rouges. Tous les matins, ils passaient chez nous, prenaient le fruit de notre travail, puisque tout appartenait à l'Etat, nous donnaient avec peine des cartes qui nous permettaient de toucher de quoi ne pas mourir complètement de faim. Nous étions comme des squelettes ambulants.

(Köt. v. füz.) (

Tel est le résumé de nombreuses et longues conversations que nous eûmes sur place avec des représentants des différents milieux budapestois, ecclésiastiques, étudiants, ouvriers et paysans, directeurs et garçons d'hôtel, ingénieurs de la navigation danubienne, etc. Si nous avons voulu, ici, condenser quelques impressions, ce n'est pas du point de vue historique et anecdotique : Les lecteurs qui désirent s'édifier à cette triste page de l'histoire de l'humanité, liront avec le plus palpitant intérêt l'ouvrage unique des frères Thuraud « Quand Israël est Roi ».

Nous avons voulu surtout montrer, par les faits, la différence profonde entre notre situation actuelle et celle de la Hongrie lors du coup de main de Bela Kun. A Budapest, dont plusieurs journaux ont évoqué ces jours derniers le terrible régime, c'était à peu près les mêmes antécédents que pour la révolution russe : Lassitude du peuple, faiblesse des classes dirigeantes, types sanguinaires qui profitent. Il faut, avant tout, au microbe bolchevik, pour mûrir, un bouillon de culture spécial, fait de fatigue, de pénurie, de misère, de désespoir, et aussi de « frousse » et de couardise, toutes choses qui ne sont tout de même pas la caractéristique de notre situation en France.

Certes, le bolchevisme peut prendre, selon les pays où il opère et veut régner, des formes et des moyens d'action adaptés au milieu : N'empêche qu'en France, si le gouvernement est faible, l'esprit national est encore trop vif et trop sain pour que les révolutionnaires puissent escompter quelque succès. Mais ils peuvent faire beaucoup de mal à la France. C'est pourquoi, une fois de plus, le Lorrain vous dit : De l'organisation ! De l'action sociale catholique !

CH. RITZ.

Osztályozás

Tárgy

96.2

Hely

Idő

"1924"

Személy

da 1923